

organisation autonome faisant preuve d'un grand activisme aisément monnayable le moment des marchandages politiques venus. Il y a les rescapés des divers courants qui s'étaient retrouvés dans le P.S.U. Et puis il y a les différentes strates historiques de militants qui ont résolu leurs problèmes politiques par le basisme et une présence effective dans les luttes, ce qui les écarte des tentations social-démocrates.

3. Le P.S.U. en mai 1968

Le P.S.U. n'était en rien préparé à cette épreuve : les 1^{er} et 2 mai, la D.P.N. discutait gravement de la poursuite des « colloques » socialistes avec la F.G.D.S.

Une fois les « événements » enclenchés, le P.S.U. s'y comporta pourtant mieux que l'on ne pouvait s'y attendre. Dans une certaine mesure, le fait que la crise s'ouvrit d'abord en milieu étudiant facilite son insertion. Non seulement parce que les liens bureaucratiques avec l'U.N.E.F.-Jacques Sauvageot étaient étroits, mais surtout parce qu'une partie des motivations de la révolte étudiante était compréhensible au militant P.S.U. moyen, lui aussi issu de la petite bourgeoisie. L'irruption dans la lutte des masses ouvrières introduisit un certain flottement : cependant, le P.S.U. disposant d'une image de marque moins « étudiante » que celle des « groupuscules » servit en partie de « passerelle », facilitant, par exemple, la participation d'une fraction de la classe ouvrière en grève aux manifestations étudiantes. Et ce, d'autant plus que spontanément bien des militants P.S.U. se révélaient dans les luttes comme de courageux animateurs, hommes de masse respectés et écoutés de leurs collègues. Cela restait cependant une somme de réactions individuelles que le parti ne contrariait pas. Cela dit, parti *objet plus que sujet*, le P.S.U. suivit le mouvement, mais jamais ne l'impulsa.

Et quand il se mêla de vouloir lui donner des perspectives celles-ci furent toujours largement erronées. Ainsi en alla-t-il de la mise en avant de la thèse des trois pouvoirs (pouvoir ouvrier, pouvoir étudiant, pouvoir paysan), éclatante démonstration de la méconnaissance des problèmes de la prise du pouvoir et de la nécessité de destruction de l'Etat bourgeois. Ainsi en alla-t-il de la conception de « l'opération Mendès-France », traduisant l'incompréhension des problèmes posés par une éventuelle période de transition et de double pouvoir. Ainsi en alla-t-il du refus de participer à la manifestation organisée par la C.G.T. le 29 juin. Depuis que Cohn-Bendit avait déclaré que « les crapules staliniennees étaient dans le fourgon de queue », la direction du P.S.U.

avait chassé la domination stalinienne de sa tête : il était plus difficile de la chasser du mouvement ouvrier.

Cela dit, le P.S.U. avait été « dans le mouvement », et beaucoup de nouveaux adhérents le rejoignirent sur ces bases. Nombreux furent alors ceux qui pensèrent que ce type de recrutement allait changer fondamentalement la nature du P.S.U. Il n'en fut rien. Car si l'ardeur révolutionnaire des nouveaux adhérents était intacte, bien des préjugés existaient à l'intérieur même du mouvement de mai et ne les avaient pas épargnés. Les réticences par rapport à « l'organisation », les illusions sur le rôle dirigeant éventuel de couches petites-bourgeoises (lié à la place tenue en mai par le mouvement étudiant), les thèmes pseudo-autogestionnaires, libération individuelle, conquête des pouvoirs, etc., étaient fortement enracinés. L'une des caractéristiques que nous avions prêtées aux couches sociales-chrétiennes était pourtant absente chez la plupart de ces nouveaux militants : la nécessité de la violence révolutionnaire y était largement admise. Il appartenait au parti d'assumer les débats qui couvaient à travers le mouvement de mai. Comment le pouvait-il ! Seule à l'époque, la J.C.R. eut le courage de le faire, avec ses faibles moyens.

4. Du Congrès de Dijon (1969) au Congrès de Lille (1971)

Lors de la crise de 1968, le P.S.U. a ainsi retrouvé quelques-unes de ses caractéristiques initiales. C'est d'une part un dynamisme militant incontestable qui révèle de nombreux animateurs de masse et en attire d'autres. C'est la tentation des raccourcis conduisant le P.S.U. à tremper dans des opérations politiques internes à la bourgeoisie, comme l'appel de Pierre Mendès-France, qui n'aura pas encore sauvé sa patrie cette fois-ci. Ce sont des propositions stratégiques bâclées et inspirées par le réformisme, comme le mot d'ordre des trois pouvoirs.

Cette similitude entre le comportement du P.S.U. de 1960 et celui de 1968 vaut la peine d'être notée car elle montre bien la continuité historique qui lie les différents P.S.U. qui semblent se succéder. La continuité semble s'arrêter à cette date car ensuite le cours du P.S.U. effleure des rivages jusqu'ici largement inconnus pour lui, ceux du mouvement révolutionnaire.

Cette mutation du P.S.U. est importante pour l'ensemble du mouvement ouvrier et les retours d'âge qui l'affectent aujourd'hui en remettant à jour ses caractéristiques constitutives ne sauraient le faire oublier.

C'est bien sûr le choix organisationnel refusant le nau-